

WANG Anyi

LA COQUETTE
DE SHANGHAI

Roman traduit du chinois
par Brigitte Guilbaud



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Chant des regrets éternels
Amour dans une petite ville
Amour sur une colline dénudée
Amour dans une vallée enchantée
A la recherche de Shanghai
Le plus clair de la lune

Titre original : *Tao Zhi Yao Yao*

© 2009, Wang Anyi

© 2017, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1266-7

*Un rameau de poirier fleuri,
au printemps, tout perlé de pluie*

Quant à ses origines, nombre d'histoires circulaient dans la ruelle.

Sa mère, comédienne d'opéra-comique – c'était du moins ce que les gens croyaient, ignorant l'appellation d'antan, « actrice d'opéra moderne » –, travaillait à treize ans avec un cousin éloigné dans la grande troupe mondiale d'opéra moderne. Elle y assurait l'accompagnement vocal et jouait parfois des rôles d'enfant. Élégante, les sourcils fins et le regard clair, charmant, elle avait ce que l'on appelle des « yeux de phénix », dont les coins, lorsqu'elle souriait, se plissaient d'abord vers le bas avant de se relever. Sa bouche était fine, la lèvre supérieure légèrement retroussée. A l'époque, Zhou Xuan étant très en vogue, on l'appela un temps « petite Zhou Xuan ». C'est qu'elle lui ressemblait un peu et en outre savait chanter. Elle n'avait pourtant pas la délicate « voix d'or » de Zhou Xuan, mais un timbre rauque, et les gens de la troupe la surnommaient « Gorge de ciment ». Sa voix, avec ce quelque chose de rogue, ne correspondait guère à son allure exquise. Son atout : elle connaissait les airs de toutes les localités, maîtrisait les différents styles d'interprétation et savait parler tous les dialectes.

Lorsque sa voix rauque s'élevait ou descendait, on sursautait, surpris, puis, en écoutant plus attentivement, on s'apercevait qu'elle avait encore de la puissance en réserve, qu'elle chantait sans effort ; sa diction était claire, fluide : les spectateurs étaient conquis. A l'âge de quinze ans, elle entendit parler d'une nouvelle école d'opéra qui recrutait ; elle s'y présenta avec quelques camarades. Si jeune, on est attentif à toutes les possibilités, sans se contenter de ce que l'on a. Pour une fille comme elle, qui avait déjà connu le succès, il fallait tenter sa chance de faire carrière. La mode étant au style écolière, elle se fit couper les cheveux et boucler les pointes vers l'intérieur, arbora une paire de lunettes à monture noire et revêtit une robe occidentale, en crêpe vert pomme, aux manches en mousseline et dentelle. Elle chaussa des ballerines de cuir noir à boucle horizontale. Ainsi accoutrée, elle ressemblait à la fée raisin d'une pièce de théâtre pour enfants. Cependant, un sac en perles pendait à son poignet, dans lequel se trouvaient un mouchoir, un poudrier, un stylo, un sceau en os sculpté et un paquet de cigarettes.

Cette allure de starlette ne la rendait pas plus expérimentée ; au contraire, elle avait une sorte de naïveté comique. Naturellement petite, assise à côté des autres candidates de douze ou treize ans, elle ne paraissait guère plus âgée. L'un des examinateurs portait un costume occidental beige et des chaussures de cuir reluisantes, mais il tenait un narguilé comme une pipe à opium, fumant en produisant des gargouillis, tout en allant et venant dans les rangs, d'un air un peu pédant. En passant à côté d'elle, il lui adressa la parole en dialecte de Suzhou : « As-tu un nom, petite demoiselle ? » Elle lui répondit aussi sec

dans le même dialecte : « Les chiots et les chatons ont un nom, pourquoi me demander si j'en ai un ? » L'examineur la dévisagea puis s'éloigna lentement. L'école ne recrutait en fait que des jeunes déjà formés à l'opéra de Pékin, aussi sa candidature ne fut-elle pas retenue. Cependant, celui qui l'avait apostrophée ne l'oublia pas. Les affaires du monde étant imprévisibles, ils se rencontreraient à nouveau et, cette fois, il aurait à son endroit un rôle de sauveur.

Elle fut un temps « petite Zhou Xuan », puis « petite Bai Guang » et « petite Tian Lili ». Quelle que fût la vedette qu'elle imitait, elle lui ressemblait ; bien qu'elle demeurât à l'arrière-plan, avec toujours ce « petite » en épithète, on la trouvait adorable. Certes, elle paraissait très jeune et pouvait encore à dix-sept ou dix-huit ans camper l'enfant, mais c'était tout de même un jeu un peu forcé. Elle voulut changer de registre, chercha un nouveau maître et se donna pour surnom « souriante Mingming ». Homonyme de « petite », « souriante » possédait une connotation comique. Il s'agissait de surcroît de l'un des sinogrammes du nom de son maître, ce qui pour elle était avantageux. Elle quitta donc sa troupe pour jouer dans des pièces solistes, alors florissantes, tandis que déclinait de jour en jour son ancienne troupe d'opéra moderne.

Les pièces solistes mettaient l'accent sur le comique. Or, avec l'orgueil de la jeunesse, elle ne souhaitait pas faire d'elle-même un objet de plaisanterie, n'abandonnant jamais ses grands airs – ce qui ne faisait guère rire. Certes, elle s'était fait un nom mais, de ne pouvoir être en tête d'affiche, elle se sentait désespérée. Heureusement elle était jeune, belle et bénéficiait de sa réputation passée ; populaire, elle ne s'en sortait pas si mal.

Un vieux spectateur amoureux d'elle semblait avoir attendu qu'elle grandît pour la courtiser. Xiao Mingming ne le prenait bien sûr pas très au sérieux, sans pour autant le déconsidérer. Elle ne pouvait simplement pas décider de sa vie entière aussi aisément. Pour une jeune actrice, l'avenir est à la fois obscur et prometteur ; un inconnu en somme, dont personne ne peut savoir ce qu'il vous réserve. Mais, le soir venu, après le spectacle, on l'attendait à la sortie des coulisses pour héler un pousse-pousse et l'emmener souper ; le dimanche, on l'accompagnait chez le tailleur pour se faire faire une robe traditionnelle et on réglait pour elle. Ils allaient au cinéma et mangeaient des glaces ; lui l'écoutait raconter les inconvénients des rôles de femmes. Après tout, n'était-ce pas flatteur ? Ainsi fut-elle un temps en bons termes avec lui. Dans l'immense foule humaine, qu'un homme l'eût en ligne de mire, qu'il lui fût dévoué, comment ne pas en être émue ? Mais s'ils s'enlaçaient, ils n'allaient jamais trop loin. Les actrices ne sont en effet guère aussi légères qu'on l'imagine, au contraire, elles défendraient plutôt leur vertu comme une pièce de jade. Vivant au milieu d'hommes et de femmes, habituées aux romances par le truchement des spectacles, elles savent bien que leur vie entière dépend de leur propre corps, qu'elles ne peuvent se permettre la moindre mésaventure – d'où leur prudence.

Ce vieux spectateur qui rongait son patrimoine – quel patrimoine ne rétrécissait-il pas à Shanghai ? Avec des descendants tout aussi peu capables d'en faire bon usage, une famille était toujours plus ou moins dans la gêne –, ce vieil homme, donc, s'efforçait d'obtenir les faveurs de la jeune femme en

échange de ses prodigalités. Il s'accordait cependant à respecter l'ordre des choses sans nourrir de folles espérances. Ce fut donc une romance plutôt paisible, faite de compréhension et d'attention mutuelles, qui prit fin lorsque Xiao Mingming partit pour Hong Kong.

La société de films Yonghua de Hong Kong vint à Shanghai pour recruter des comédiens. Xiao Mingming se présenta avec ses camarades. Les entretiens se déroulèrent dans un garage, dans une ruelle sur la route de l'hippodrome. Elle ne discernait par la fenêtre que les jambes des passants qui occultaient la lumière ; à l'intérieur, les visages des gens étaient peints. Trois messieurs de Hong Kong, au milieu de jeunes gens charmants, restaient presque invisibles tant les candidats étaient nombreux. Personne ne parlait, les jeunes remettaient leur photo comme en passant, puis sortaient. Une fois dehors, sous le soleil d'un après-midi d'automne, face à l'ombre de quelques branches projetée sur le mur en mortier, on se savait de retour dans le monde des humains. Pour le second entretien, il y eut beaucoup moins de monde. Ceux qui étaient là avaient reçu une convocation et les filles étaient plus nombreuses que les garçons. On les fit asseoir en cercle. Le réalisateur, l'un des messieurs de Hong Kong, leur proposa de jouer au mouchoir : après avoir chanté, on devait remettre le mouchoir à un camarade qui se levait pour interpréter quelque chose à son tour. Réservés au début, sitôt le jeu commencé les jeunes gens se décontractèrent, jusqu'à imiter le miaulement du chat ou le trottement du chien, que complétèrent des tours de prestidigitation et un spectacle de variétés. Xiao Mingming reconnut une jeune actrice

de cinéma qu'elle avait vu jouer des rôles secondaires, deux adolescents aussi, fille et garçon, élèves du Théâtre national. A cause de la guerre sino-japonaise, on affirmait que le Théâtre national allait fermer. En cette époque troublée, les jeunes ne savaient guère quel chemin prendre ; qu'il s'agît de gagner leur vie ou de se dévouer à une cause, tout leur semblait flou et incertain. Le mouchoir se retrouva dans la main de Xiao Mingming ; elle se leva pour interpréter une pièce comique très célèbre : *La partie de mah-jong*. A elle seule, elle joua le rôle selon les quatre styles de Shaoxing, Ningbo, Jiangbei et Suzhou. Ce fut très vivant. Deux des trois messieurs venus de Hong Kong, originaires du Zhejiang, en comprirent les paroles ; quant à celui qui ne pouvait suivre, à voir cette jeune fille délicate et exquise jouer avec autant d'aisance, il fut pleinement convaincu. Ainsi Xiao Mingming fit-elle partie des cinq heureux – quatre filles et un garçon – recrutés par la société cinématographique Yonghua, qui allaient incessamment partir pour Hong Kong. Aux yeux des Shanghaïens, Hong Kong était alors un lieu reculé et terriblement arriéré. Tous ceux qui, comme Xiao Mingming, n'étaient jamais allés plus loin qu'aux alentours de Shanghai s'imaginaient qu'ailleurs s'étendait partout la campagne. Hong Kong devant être un lieu vulgaire, elle prépara deux pleines valises de vêtements et, comme elle attendait que fût achevée la confection de robes traditionnelles, elle ne prit pas le bateau avec les autres, retarda son départ et demeura seule. Après tout, elle avait commencé tôt son apprentissage du monde et avait déjà vu des individus de tout acabit, aussi est-ce sans appréhension qu'elle se mit tranquillement en route. Devant une jeune et jolie

demoiselle, qui ne serait aux petits soins ? Jusqu'au bateau, elle n'eut presque pas à toucher ses valises. Deux jeunes étudiants, qui partaient pour Hawaï *via* Hong Kong, un voyageur de commerce et même un Portugais blanc se relayèrent pour partager ses repas, bavarder avec elle, admirer la vue sur la mer ou voir un film. Durant la semaine que dura le voyage, ravie, elle ne se sentit pas seule une seconde. Toutefois, plus on approchait de Hong Kong, plus il faisait chaud et humide ; on se sentait moite comme dans un établissement de bains, sans pouvoir en sortir. Au débarquement, ses deux valises de cuir furent naturellement portées jusque dans le coffre d'un taxi et elle n'eut qu'à s'installer gracieusement à l'arrière, saluer de la main ses compagnons tandis que l'un d'entre eux refermait la portière, accomplissant ainsi son devoir jusqu'au bout. Puis le taxi s'enfonça dans les rues de Hong Kong.

Malgré la guerre, la ville offrait la nuit un spectacle merveilleux. Les avenues sillonnant en lacets le flanc des collines laissaient apparaître par intermittence bâtiments et illuminations ; c'était d'une beauté étrange. En s'accoutumant peu à peu à l'environnement et à la lumière, Xiao Mingming put bientôt distinguer les bordures des avenues : tout était délabré ; des arcades sombres en enfilade s'exhalait une odeur de poisson et d'autres produits locaux. Le chauffeur du taxi s'arrêta à l'adresse qu'elle lui avait indiquée, devant un immeuble. Xiao Mingming descendit et prit ses valises. Cette fois, elle était seule, mais cela ne lui faisait pas peur. Un bagage à chaque main, elle pénétra dans le hall de l'immeuble. Quiconque aurait vu cette demoiselle à la mode marcher avec grâce sur de hauts talons tout en

portant deux lourdes valises aurait certainement été surpris. Dans le hall, un vieux monsieur l'arrêta. Il portait une chemise gris clair qui ressemblait à un uniforme, un short et des savates qui claquaient sur le carrelage. Il lui demanda qui elle venait voir. Xiao Mingming comprenait assez le cantonais pour être capable de prononcer quelques phrases ; elle lui donna le nom de la société qu'elle cherchait. Mais soudain tout lui devint obscur : elle eut beau répéter sa question et le vieux monsieur sa réponse, rien n'y fit ; son esprit se brouilla. Si, durant la semaine passée sur le bateau, elle n'avait pas eu le mal de mer, elle ne tenait maintenant plus debout. Elle lâcha ses valises et s'effondra brutalement sur l'une d'elles, complètement sonnée.

Le vieux monsieur s'absenta pour revenir avec un peu de baume *longhuwanjinyou*. Elle refusa d'un geste de la main, lui demanda un verre d'eau qu'il lui apporta aussitôt. Elle but puis s'enquit d'un hôtel alentour. Le vieux monsieur lui indiqua un endroit et elle se releva aussitôt, reprit ses valises et partit, ses fins et hauts talons martelant le sol ; elle disparut en un clin d'œil.

Assise dans une chambre d'à peine quatre à cinq mètres carrés, dont l'unique fenêtre donnait sur une petite cour, elle devinait qu'en face se trouvait une cuisine. Le ventilateur tournait bruyamment, drainant chaleur, fumée et odeurs d'huile. Assise sur le lit, Xiao Mingming se demandait ce qu'elle allait faire. Elle avait beau être réaliste, elle ne parvenait pas à comprendre : la société Yonghua aurait-elle recruté des gens à Shanghai pour sitôt après faire faillite ? Du reste, à quoi bon connaître les dessous de l'histoire ? Que ces messieurs fussent des escrocs ou pas,

il n'empêche qu'elle était coincée ! Ignorant où s'étaient rendus ceux qui l'avaient devancée, elle n'avait nul moyen de les retrouver. Ne lui restait qu'à compter son argent. Ladite société Yonghua ne lui avait offert qu'un billet simple et elle avait dû payer elle-même les frais de bagages. Certes, elle avait un peu d'économies, mais comme elle les avait rognées pour partie à Shanghai avec l'achat d'une garde-robe, il ne lui en restait déjà plus grand-chose. Bref, il lui fallait trouver à faire à Hong Kong, au moins pour se payer un billet de retour. Bien entendu, si quelque chose d'intéressant se présentait, elle ne passerait pas à côté non plus. Dans cette ville où elle ne connaissait personne, dont elle ne parlait pas non plus couramment la langue, arriverait-elle à ses fins ? Elle se posait une multitude de questions, mais n'eut guère le temps d'y réfléchir avant de s'endormir profondément. Les deux jours suivants, elle se familiarisa avec les lieux, repéra au coin de la rue le vendeur de brouet proposant la nourriture la moins chère, localisa précisément son hôtel ; elle eut même assez d'entrain pour se rendre sur la baie. Là, on découvrait un autre Hong Kong : le soleil éclatait, ciel et eau confondus en un unique bleu foncé, les fleurs en pleine floraison ; des parasols multicolores resplendissaient sur la plage de sable fin, et les étrangers, surtout les enfants blancs, ressemblaient à des poupées de caoutchouc translucides. Dans les hôtels somptueux, la décoration alliait richesse et splendeur cantonaises au style classique des colons, et l'élégance des hommes ou des femmes égalait celle des Shanghaiens.

Pour Xiao Mingming qui venait de Shanghai, le monde était hiérarchisé ; en premier lieu, tout

dépendait de la réincarnation, en second, de ses propres forces, aussi n'éprouvait-elle aucun trouble.

Assise sur un muret de pierre au bord de la plage, admirant la splendeur du sud de la Chine, elle continuait à songer à ce qu'elle devait faire. Elle demeura ainsi jusqu'au crépuscule. Les dernières lueurs du couchant teintaient la mer de rouge et d'or, comme pour en fondre le métal ; les petits étrangers poussaient des cris aigus, et leurs corps blancs traversaient les derniers reflets. Xiao Mingming y voyait une peinture dont elle était exclue. Elle referma son ombrelle de soie blanche, secoua ses chaussures pour en retirer le sable fin et s'apprêta à prendre un taxi pour rentrer. Il faisait nuit noire lorsqu'elle arriva à l'hôtel ; le patron était au comptoir de l'entrée, accompagnant de vin son bol de riz au canard. Il lui demanda si elle souhaitait qu'il envoyât quelqu'un lui acheter de quoi dîner. Elle acquiesça et un commis rapporta bientôt un bol de nouilles au bœuf. Elle ôta ses chaussures et s'avança devant le comptoir pour dîner en compagnie du patron ; elle but même le petit verre de vin de riz qu'il lui servit amicalement.

L'hôtel était situé au cœur de deux immeubles jumeaux. Le patron était parent avec le vieux gardien de celui où se trouvait la société Yonghua, c'est pourquoi il avait pu renseigner Xiao Mingming. La plupart des résidents de l'hôtel venaient de l'intérieur des terres ; certains faisaient du commerce, d'autres étaient en transit, d'autres encore fuyaient les calamités. Ainsi cette famille shanghaienne : l'homme travaillait pour une petite entreprise de Hong Kong et la femme était venue se réfugier là avec leurs deux enfants ; comment aurait-elle pu imaginer que son mari avait fondé une autre famille à Hong Kong ? Il

les avait donc installés à l'hôtel en attendant de parler. La femme ne paraissait nullement en colère : elle se parait chaque jour avec beaucoup de soin et passait son temps à se promener ; l'homme payait et, si elle n'en profitait pas, sa rivale s'en chargerait. En comparaison, lui semblait vraiment misérable : petit et maigre, la trentaine environ, il avait déjà perdu beaucoup de cheveux, portait un costume occidental de couleur claire, jauni aux aisselles à cause de la chaleur. En le voyant, Xiao Mingming songea qu'une maîtresse coûtait vraiment cher. « On récolte ce que l'on sème ! » s'exclama-t-elle.

Il entra dans sa chambre lorsque, en entendant parler shanghaien, il se retourna pour dévisager Xiao Mingming. Elle découvrit alors qu'il était presbyte : les paupières lisses aux bords inférieurs légèrement enflés lui donnaient un air souriant mais accuseraient l'âge en se transformant en poches avec le temps. Sans doute voulait-il jouir de la vie tant qu'il était encore jeune.

Xiao Mingming rencontra aussi des collègues : un couple de Chinois venus de Manille pour aller étudier à Shanghai l'opéra occidental. Xiao Mingming qui avait un peu d'expérience imagina ce jeune couple en pleine fugue amoureuse. S'ils étaient du même âge, leurs origines étaient manifestement très différentes. La jeune fille, sans doute l'aînée d'une famille riche, portait certes une sobre toilette d'étudiante mais aussi, au doigt, une bague de diamants, laquelle n'avait rien de commun avec les bijoux clinquants que d'autres arboraient. Un jour, par l'entrebâillement de leur porte, elle vit le garçon cirer les chaussures en cuir blanc de sa compagne, avec maladresse et dévotion, tandis que la jeune fille lisait,

assise sur le lit. Le garçon, un typique Chinois du Sud, d'ossature fine, le visage étroit et mince, la peau très foncée avec de beaux traits, était vêtu d'un costume occidental blanc et coiffé d'un chapeau, blanc également.

Cet accoutrement de gentilhomme accentuait sa naïveté juvénile, à croire qu'il ne parvenait pas à grandir. Cette garde-robe qu'un nécessiteux avait pu acquérir valait pourtant mieux qu'une quelconque part de patrimoine puisqu'il pouvait la porter constamment. Les jeunes gens ne restèrent que quelques jours à l'hôtel, le temps d'acheter leurs billets de bateau pour Shanghai. Finalement, seules Xiao Mingming et la Shanghaienne séjournaient là depuis deux semaines déjà. Xiao Mingming parcourut toute l'île de Hong Kong. Elle se présenta pour un poste de vendeuse dans un grand magasin où l'on exigea son diplôme du collège. Comment l'aurait-elle obtenu ? Elle ne put que s'en retourner. Dans les rues retirées, elle lut sur une affiche qu'une usine de confection recherchait une couturière. Or Xiao Mingming ne savait pas coudre. Elle traversa la mer pour se rendre à Jiulong. Le quartier présentait un aspect lugubre, les cloisons en bois des maisons étaient toutes de guingois et les eaux usées s'écoulaient librement devant les portes. A peine eut-elle pénétré dans la toile arachnéenne des ruelles denses que sa toilette lui attira bien des regards suspicieux. On lui demanda si elle cherchait du travail, elle fit semblant de ne rien comprendre et d'être à la recherche d'une personne, avant de s'éloigner. Ce soir-là, elle se retrouva de nouveau au comptoir de l'hôtel à partager son dîner avec le patron ; cette fois, ce fut elle qui paya : des cacahuètes et du porc grillé.

Le patron était sa seule connaissance. Elle lui avait déjà demandé de l'aider à mettre en gage deux robes. Il l'avait fait et, devant ces robes qui brillaient de mille feux, il avait compati au sort de cette si jolie et intelligente jeune femme : elle n'aurait jamais dû tomber dans une telle précarité ! Il souhaitait l'aider et voyait bien qu'elle était pressée de trouver un emploi ; que pourrait donc faire une jeune femme comme elle ? Il finit par lui suggérer d'aller se présenter comme danseuse dans une salle de bal.

2

Menant une vie fruste, le patron n'avait nulle relation dans de tels milieux ; il ne put que lui soumettre l'idée et lui indiquer quelques pistes. Ce fut ainsi que, après avoir en vain cherché partout du travail, Xiao Mingming finit par trouver, par hasard.

Elle fut prise à la première adresse. Aux abois, elle ne songea guère à se rendre à un autre endroit afin de comparer, mais accepta sur-le-champ ce qu'on lui proposait pour commencer dès le lendemain. Malgré le marasme économique du temps de guerre, la salle de danse offrait un spectacle prospère, tout au moins celui de gens qui, menacés d'un grand malheur, ne se souciaient que de vivre au jour le jour. A cette époque, Hong Kong était une sorte de Casablanca. Des réfugiés de tous horizons y affluaient pour ensuite migrer ailleurs. Quiconque pouvait fuir possédait soit de l'argent, soit de la force dans les jambes. Que pouvait-on faire de mieux sur cette plaque tournante que danser ? Les Shanghaïens représentant une large proportion des voyageurs, une

enfant du pays comme Xiao Mingming rencontrait beaucoup de succès. Mais, si elle savait chanter, qui aurait imaginé qu'elle ne savait pas danser ?

A Shanghai, elle s'était certes rendue plusieurs fois dans des dancings avec son prétendant, mais il avait toujours donné le change, car aussi gracieuse et leste fût-elle, une fois sur la piste, elle se transformait en bout de bois ! Après avoir marché sur quelques pieds, heurté quelques danseurs, elle finissait le plus souvent par faire tapisserie, s'aventurant sur la piste le moins possible. Assise en bordure, elle s'amusait avec ses tickets en leur donnant valeur de cartes de poker. Comme dans les dancings de Shanghai, le nombre de tickets utilisés déterminait la paie à toucher. Dans son cas naturellement, elle était mince, à peine suffisante pour lui permettre de séjourner dans son hôtel ; pas question donc de songer à s'offrir un billet de retour pour Shanghai.

Le dancing de Tongluowan était un lieu chic mais dont le faste ne pouvait rivaliser avec celui du Bailemen ou du Xianlemen de Shanghai. Sa popularité était néanmoins assez étendue. Quelques étages plus bas, il y avait un grand magasin ; au-dessus, des habitations. Les fenêtres sur la rue filtraient les bruits de la ville ; on entendait les tramways lors des entractes. L'éclairage était dense, pas comme en plein jour, mais la nuit était animée et bruyante. Les néons colorés avaient quelque chose de provincial ; sombres, clignotant successivement, ils offraient un spectacle d'illuminations populaires. Les danseurs avaient également cette allure provinciale, les autochtones surtout, dont la plupart étaient maigres, rustres, la peau foncée. Les Cantonais – souvent à la recherche d'un gagne-pain – présentaient un aspect

laborieux particulièrement inadapté à un tel lieu de plaisirs. Quant aux clients venus de l'intérieur des terres, longtemps repliés sur eux-mêmes, ils cherchaient cette fois à ouvrir leur horizon sans se départir pour autant de leur humeur timorée. Certains vieux danseurs se donnaient de grands airs puis disparaissaient avec de vieilles connaissances après quelques tours de piste. Xiao Mingming était délaissée, certes parce qu'elle ne savait pas danser, mais surtout en raison de sa fierté. C'était donc bien fait pour elle. Pourtant, là encore, son tempérament la sauvait : quelle que fût la situation, elle avait du ressort. Les mois passant, retourner à Shanghai devint une chimère. Là-bas, personne ne se souciait d'elle, car les filles comme elle, entrées dans une troupe dès leur plus jeune âge, n'ont guère de relations avec leurs familles et sont pareilles à des orphelines.

Etrangère à Hong Kong, elle changea de nom, jugeant celui de Xiao Mingming trop sexué et manquant d'éclat. Dans ce monde bruyant, elle semblait se perdre et passer totalement inaperçue. Quelqu'un cependant ne l'oubliait pas. Encore bénéficia-t-il d'un heureux hasard : celui de la retrouver, de la repêcher dans l'immense foule humaine. L'homme qui ne l'oubliait pas était celui qui, lors du recrutement d'élèves pour l'école de l'opéra, lui avait demandé : « As-tu un nom, petite demoiselle ? »

C'était un dandy dont la famille tenait une minoterie. Propriétaire d'un terrain à Xuzhou, région productrice de blé, elle louait ses champs à des paysans et faisait transporter les récoltes à Shanghai où elles étaient traitées puis vendues dans tout le pays, ainsi qu'en Asie du Sud-Est.

D'un esprit éclairé, ses aïeux s'étaient occupés de commerce et d'industrie ; parce qu'ils souhaitaient que leurs descendants ne se limitent pas à reprendre l'entreprise familiale, ils les encourageaient à étudier les sciences et techniques occidentales. Cela découlait sans doute de l'expérience d'une époque trouble : dix mille ares de bonne terre peuvent changer de propriétaire en l'espace d'une nuit, tandis que la maîtrise d'une aptitude particulière garantit de pouvoir subvenir à ses besoins. Aussi les garçons étaient-ils poussés à apprendre la mécanique, l'entretien des voies ferrées ou encore l'industrie chimique, et la plupart migraient à l'étranger. Quant aux filles, elles choisissaient leurs futurs époux parmi ceux qui prônaient l'occidentalisation. Hélas, notre jeune homme ne promettait guère ; il avait étudié mais sans beaucoup d'attention car il aimait les lettres et les arts. Or c'était précisément le genre de domaine que sa famille détestait, domaine inutile et susceptible de vous modifier le tempérament ; on lui avait donc formellement interdit de s'orienter vers le cinéma ou l'opéra. Mais, pourvu de jambes et n'étant déjà plus un enfant, il était indomptable, aussi le laissa-t-on faire à sa guise ; considéré comme l'ivraie dans le champ, on n'attendait plus rien de lui. Il obtint donc une grande liberté et ne fit plus rien pour la forme : il arrêta les études et se consacra exclusivement aux arts et à la littérature pour lesquels, du reste, il n'avait guère de talent, mais nourrissait un amour sincère. Sans préjugé aucun pour les opéras traditionnels, il les vénérât tous sans exception ; pourvu qu'il y eût chant, jeu, récitation et danse, que cela n'eût rien à voir avec la vie réelle, que ce fût imaginaire, illusoire, il acceptait tout en bloc. Sans aucun don, la voix

enrouée, maigre, sec et jaune, sans envergure, il avait tout de même son point fort : il connaissait les usages du monde, à savoir que « la scène est un petit monde et le monde une grande scène », ce qui s'appliquait précisément à l'opéra moderne, moins formalisé que celui de Pékin ou de Kunming, reposant totalement sur les comédiens. Il parla de l'opéra aux comédiens, à bâtons rompus, leur en retraçant l'histoire depuis les origines. Il ne perçut aucune rétribution, la troupe étant pauvre et n'ayant même jamais eu de « metteur en scène », mais on l'invitait à prendre un thé, parfois à dîner au restaurant.

Dans ce paradis des aventuriers qu'était alors Shanghai, les mœurs étaient nouvelles, quoique légèrement vulgaires, bien éloignées de celles d'un homme de goût. Pourtant, pareil à Qi Rushan, il ne conversait qu'au sujet de tel ou tel du monde de l'opéra, sans s'écarter jamais de sa ligne directrice. Peu à peu, il se fit une réputation de bouffon de cour dans les cercles artistiques de Shanghai. Son amour des arts était sincère ; qu'un spectacle se produisît et il accourait. C'est alors qu'il entendit que *Le détachement féminin rouge* allait être joué à Hong Kong. Il se rendit à la compagnie de farine, obtint la direction d'une mission d'inspection des ventes à Hong Kong, perçut un salaire et entraîna quelques amis avec lui. Arrivé à Hong Kong, il apprit que l'information était fautive mais, puisqu'il était venu, autant en profiter. Ce soir-là, ils prirent le thé dans le quartier de Tongluowan avant d'entrer dans un dancing où, contre toute attente, il retrouva de vieux amis.

Xiao Mingming était assise dans un coin sombre, occupée avec ses cartes de danse ; tel un garnement dans une ruelle, elle jouait à « couper ». Elle portait

une robe argentée traditionnelle, sans manches, de brocart fretté ; ses cheveux permanentés, taillés très court, ramassés derrière les oreilles, laissaient voir des pendants de perles qui scintillaient au moindre geste. Notre homme trouva la scène fort intéressante : assise à faire tapisserie, la jeune femme ne s'ennuyait pourtant pas. Lui ne put s'empêcher de la regarder ; se sentant observée, elle tourna la tête. Tous deux eurent brusquement la sensation de se connaître sans toutefois se reconnaître encore, et l'instant se figea. Il proposa : « Dansons ! » Xiao Mingming serra ses cartes de danse sur sa poitrine et se leva. Après quelques pas, l'homme dit en shanghaien : « On ne danse vraiment pas très bien ! » Et elle, dans la même langue, de lui rétorquer : « On n'est pas non plus des danseurs professionnels ! »

Troublé, il était certain de l'avoir déjà rencontrée, d'autant qu'elle était shanghaienne. Il la dévisagea avec insistance et la reconnut enfin : « C'est donc toi ! Comment es-tu arrivée ici ? » Xiao Mingming hésitait encore ; elle avait vu tant de monde à Shanghai. Où avait-elle bien pu croiser cet homme ? Alors il lui rappela les circonstances de leur rencontre, les paroles échangées à l'époque. Xiao Mingming déclara en soupirant :

« Eh bien, vieux frère, tu avais raison de me demander si j'avais un nom, car à présent je n'en ai plus, j'ai tout raté.

— Mais voyons, même en ayant pour l'instant tout raté, tu es un joli chaton ! »

Ainsi fixèrent-ils leurs surnoms : « vieux frère » ou « Lao Dage » et « chaton ». Ces sobriquets exprimaient d'ailleurs au mieux la qualité de leur relation : elle avait commencé et finirait par de la gratitude,

sans jamais emprunter d'autres chemins de traverse. Xiao Mingming n'éprouvait aucune attirance pour cet homme. Quant à lui, si les siens lui autorisaient bien des tocadés, jamais ils n'auraient consenti à ce qu'il épousât une actrice d'opéra moderne. Du reste, il n'y songeait pas lui-même : après tout, Xiao Mingming et lui ne suivaient pas la même route. Parce que aucune idée de mariage ne les entravait, ils nouèrent une amitié durable, qui les accompagna pour le restant de leurs jours.

3

Lao Dage offrit à Xiao Mingming son billet de retour par bateau pour Shanghai et lui racheta les robes engagées au mont-de-piété, bien qu'elles fussent fort mitées : il faisait si chaud à Hong Kong, et le mont-de-piété débordait de vêtements. Ainsi, alors qu'elle avait rencontré par hasard Lao Dage un week-end, elle embarquait dès le début de la semaine suivante sur un paquebot. Six mois avaient passé si vite depuis son arrivée que Xiao Mingming avait le sentiment d'avoir vécu en retrait du monde. Rien ne la retenait à Hong Kong ; elle n'y avait connu qu'un matelas humide, la canicule et le désappointement. Seule l'évocation du patron de l'hôtel, à cause de sa bonté, lui procurait un peu de chaleur. Le vin de riz un peu aigre qu'il préparait lui-même et qu'ils buvaient ensemble, l'un debout, l'autre assis, ce vin qui n'enivrait pas mais donnait des gaz, lui avait apporté durant ces jours et ces nuits de tristesse un peu de chaleur humaine.

A peine eut-elle regagné le continent que la guerre du Pacifique éclatait, fermant tout accès. Xiao